

l'on fut de les revendre à vil prix aux cultivateurs qui les firent consommer par le bétail.

Ainsi, sur huit mille tonnes reçues à Farnham, on n'en travailla pas plus de quatre mille, et les deux autres fabriques furent loin d'être plus favorisées. Faut-il le dire, l'économie industrielle a aussi été peu respectée d'autre part. Il ne faut donc pas s'étonner si, de part et d'autre, on est arrivé à une liquidation bien regrettable.

Q.—Est-ce à dire que cette entreprise a complètement échouée, qu'elle est perdue ?

R.—Certainement non, et l'on peut s'attendre à voir les usines de Berthier et de Farnham remises en marche par de nouvelles compagnies, et ce serait bien malheureux de voir des installations de cette valeur continuer à demeurer inactives, d'autant plus qu'entre les mains d'une bonne organisation, elles peuvent donner de beaux profits.

Q.—Mais croyez-vous que les cultivateurs soient disposés à fournir les betteraves nécessaires ?

R.—Il ne peut exister de doutes à ce sujet. J'en ai rencontré un grand nombre, et tous, invariablement, ne demandent qu'à cultiver la betterave et à la fournir. Ils sont satisfaits des rendements, et de plus, ils ont constaté l'influence favorable qui résulte de cette culture pour l'amélioration de leurs terres et l'accroissement des autres rendements. D'ailleurs, au point de vue de la richesse des betteraves en sucre, toutes les expériences qui ont été faites ont prouvé qu'elles ne sont pas inférieures à celles qui sont cultivées et fabriquées en Europe. Dans une série de quatre cents analyses que j'ai faites en 1876, provenant de tous les points de la province, j'avais constaté une richesse maximum de 13.30 et minimum de 11, avec une moyenne de 12.30, et en 1877, sur cent analyses, j'avais obtenu une moyenne de 13.22. Avec des betteraves pareilles, il y a bien de quoi satisfaire l'industrie, comme le rendement cultural satisfait le cultivateur.

L'appétit des animaux au pâturage.

L'appétit des animaux, soit chevaux, bêtes à cornes ou moutons, varie tellement, que le plus souvent il y a des plantes qui sont mangées avec avidité par les uns et rejetées par d'autres. C'est pourquoi, dans l'avant dernier numéro de la *Gazette des Campagnes*, à l'article des "pâturages," nous avons conseillé de mettre paître les différentes sortes d'animaux à tour de rôle dans un même clos à pâturage.

Il a été établi par expérience que quand huit vaches ont été dans un pâturage, et qu'elles ne peuvent plus s'y nourrir, deux chevaux y seront bien pour quelques jours; et quand ceux-ci ne trouveront plus rien, quatre moutons y trouveront de quoi se nourrir. Cette différence n'est pas seulement dans le choix de l'herbe, mais dépend aussi de la conformation de la bouche de ces différents animaux qui n'ont pas également la faculté de saisir l'herbe.

Nous le répétons de nouveau, c'est assurément un mauvais calcul que de mettre un trop grand nombre d'animaux dans un même clos; la chose se pratique généralement dans le voisinage des grands villages, où l'on calcule plutôt sur les sept à huit piastres que l'on reçoit par chaque vache, sans songer à l'épuise-

ment de la prairie pendant plusieurs années consécutives. Il y a loin de cette pratique et celle du cultivateur désireux de tirer le plus grand profit de ses herbages qui ne laisse pâturer son bétail qu'au piquet.

N'oublions donc pas que lorsque le nombre du bétail dans un même clos est excessif, il ne se borne pas à pâturer l'herbe, il la ronge jusqu'au collier, arrache même les racines et dégarnit le gazon. Il suffit d'un seul jour où un pâturage est trop chargé d'animaux pour que le clos où cette surcharge a lieu se reconnaisse pendant plusieurs années.

Comme l'industrie laitière est actuellement la plus payante des industries agricoles, nous ne pouvons attacher trop d'importance au bon aménagement de nos prairies. Il ne faut pas mesquiner sur le travail à leur égard, et calculer sur le montant de piastres que l'on pourrait obtenir en plus dans une année en laissant un trop grand nombre d'animaux pâturer dans un même clos.

Nous ajouterons aux conseils que nous vous avons déjà donnés, celui-ci: Dès que vous avez changé votre clos à pâturage pour placer vos animaux dans un autre clos, n'oubliez pas d'étendre sur le premier les fientes des animaux, de manière à les répandre sur toute la surface de la prairie, car l'herbe ne pousse plus que l'année suivante sur les places qui ont été couvertes de ces excréments. Ce qui prouvera davantage l'utilité de ce travail, c'est qu'une bête à cornes couvre chaque jour de son fumier une surface carrée d'à peu près trois pieds.

Chaque enclos à pâturage doit avoir son abreuvoir, si les animaux ne peuvent atteindre à une rivière ou à un ruisseau dont l'eau est claire et limpide. Il faut bien se garder d'obliger le bétail à se désaltérer avec une eau boueuse et sale qui serait une cause de maladie pour ces animaux. Dès que vous vous apercevrez que les vaches diminuent en lait par le manque d'eau, il ne faut pas regarder le trouble et mesquiner sur la dépense à faire de manière à ce que les auges soient constamment remplies d'une bonne eau; car lorsqu'une vache a diminué en lait, il est difficile de le lui faire reprendre.

L'industrie laitière a réellement créé une émulation parmi les cultivateurs quant aux soins à donner au bétail. Mais pour que nous retirions de cette industrie tous les profits possibles, il faut que cette émulation se porte sur la qualité du lait à porter à la fromagerie ou à la beurrerie. C'est une étude à faire et qui se recommande à la sérieuse attention des cultivateurs. Cette étude doit se porter tout particulièrement aux diverses espèces de nourriture prises par les animaux qui fournissent le lait parce qu'elles fournissent à celui-ci différents degrés de richesse et différents goûts.

Météorisation des animaux.

À cette saison de l'année où l'on vient de mettre les animaux au pâturage, souvent les fourrages verts causent aux bœufs, aux moutons, chevaux et autres animaux herbivores, une météorisation ou gonflement, résultat de la fermentation de cet aliment dans l'estomac. La mort est presque toujours la suite funeste de cette météorisation de l'animal, par un changement subit de la nourriture sèche à la nourriture verte. Le remède à cette maladie consiste à mêler une cuillerée